LE CAPUCIN
QUI A PEUR D'ÊTRE RÉFORMÉ.
A MESSIEURS LES CITOYENS.

MES CHERS CONCITOYENS,

C'EN eſt fait, le preſtige eſt détruit.

Graces aux lumières de la philoſophie, le temps eſt paſſé où l'homme abruti ſe croyoit eſclave. Accablé ſous le poids de ſes maux, long-temps il a gémi en ſilence L'excès de ſes tourmens l'a enfin arraché des cris du déſeſpoir ; ils ont rétenti aux oreilles de votre Roi, & ſon cœur pater-

nel a été ému de compaſſion ; il a ſondé les plaies, & ſes entrailles ont tréſaillies de douleur; il vole à votre ſecours. Indigné de l'abus que des ſerviteurs infidèls ont fait de ſa puiſſance, il veut lui-même enchaîner l'audace criminelle de ceux qui ſeroient tentés de les imiter, il veut lui-même vous élever une barrière inſurmontable contre leur fureur.

Heureux ſi ces intentions bienfaiſantes ne ſont pas rendus vaines par les ennemis de votre repos. O François! vos maux ſont finis, ſi vous êtes las de les endurer, vous êtes libres ſi vous avez le courage de l'être. L'Europe entière a applaudi à la juſtice de votre cauſe, convaincus de la légitimité de vos droits, & vos ennemis ont ceſſé de s'inſcrire contre vos réclamations.

Ils avoient arrêté de ne pas vous recon-



noître. O mes concitoyens ! l'excès de vos maux a fait ſentir la néceſſité du remède. Une occaſion ſe préſente de rentrer dans vos droits ; connoiſſez une fois le prix de la liberté, connoiſſez une fois le prix d'un inſtant. Que la ſageſſe dirige toutes vos démarches, & ſoyez inébranlables.

A quoi n'avez-vous pas droit de prétendre, & de quoi n'avez-vous pas beſoin ? Dans l'état où je vous vois, vous ne devez pas ſeulement exiger ſur le fruit de vos labeurs, de quoi vous nourrir, vous vêtir, vous loger, élever vos enfans, & les établir convenablement ; mais vous devez aſſurer la liberté de vos perſonnes contre les attentats du deſpotiſme miniſtériel, votre innocence contre des juges iniques. L'honneur de vos femmes & de vos filles, contre les entrepriſes des ſéducteurs titrés, votre réputation contre les atteintes des calomniateurs en crédit,

obtenir justice contre des oppresseurs puissans, & vous proeurer les facilités de développer vos talens, & de les cultiver pour votre bonheur. Vous le devez à vous, à vos enfans, à votre patrie, à votre Roi; c'est le seul moyen de rendre la nation florissante, respectée, redoutable, & de porter au comble de la gloire l'honneur du nom françois.

A la vue de tant de calamités, de quels remords cuisans ne doit pas être déchiré le sein de ceux qui vous ont donné d'aussi cruels ennemis! Réveillé par les cris de la discorde, votre chef tourne avec effroi ses regards vers vous; il regrette avec amertume le malheur de s'être reposé des soins du gouvernement sur des ministres infidèles; il déplore l'abus qu'ils ont fait de son autorité, il voudroit tenir seul les rênes de l'état; mais accablé sous la multitude des fonctions du ministère, sous le poids des affaires publiques, il sent que

pour remplir les devoirs ſacrés du trône ; les forces d'un mortel ne ſuffiſent pas ; il ſent combien il lui eſt difficile de découvrir par lui-même les hommes de ſon royaume les plus dignes de ſa confiance ; il ſent, d'après la fragilité de l'humaine nature, que le miniſtre le plus vertueux eſt encore moins jaloux de la gloire du monarque & du bien de la nation, que la nation elle-même ; il ſent que le ſeul moyen de ſauver l'état, eſt de charger du ſoin de ſon ſalut les repréſentans de ſon peuple, & de commettre à leur contrôle l'emploi des deniers publics ; il le ſent, & il veut que la nation jouiſſe à jamais de ces biens ineſtimables.

L'on m'accuſera peut-être d'hypocriſie, ou de ce que j'ai peur d'être réformé ; mais non : c'eſt mon cœur qui parle. Je ne ſuis pas riche ; je ſuis fils d'un ouvrier qui a laiſſé ſix enfans, & moi j'étois l'aîné. Ne ſachant que faire de moi, mes parens m'ont

mis capucin, dont je ne ſuis pas fâché, quoiqu'il faille, pour obſerver l'ordre, marcher nud pied en été comme en hiver; mais il faut ſe réſigner à la volonté de dieu. Si nous ſommes ſupprimés, je demande ſeulement que l'on faſſe une penſion à nos anciens qui veillent ſur nous, & pour nous autres jeunes gens nous travaillerons.

Béni ſoit le meilleur des rois, l'eſpérance renaît dans nos cœurs; détournons nos yeux de deſſus nos pertes pour les porter ſur nos reſſources. Non, non, de puiſſans ennemis ne partageront plus nos dépouilles; que l'intérêt commun nous raſſemble; que la raiſon décide de nos prétentions reſpectives; que la juſtice éternelle fixe nos droits, & que la qualité de citoyen réuniſſe pour toujours les membres diviſés de de l'empire.

De l'Impr. de BALLARD, rue des Mathurins.

615